

Comment le pôle nord montmartrois est devenu magnétique

Incroyable ! Ce quartier ringardisé, écartelé entre le sexe, la place du Tertre et le Sacré-Cœur, s'est métamorphosé en quelques années en un site multiplexe phare. Avec les Abbesses, ses chapelets d'échoppes créatives et un nouveau totem : Amélie Poulain. Miss Monde.

C'est sans doute aujourd'hui la plus intégrée des centrales à touristes de la capitale. Kitsch. Branchouille. Multipolaire. Avec des boyaux ruelles, comme à Beaubourg mais d'origine, qui font défiler, en trois heures tout compris, la plupart des clichés parisiens. Au sommet du circuit : la meringue boursouflée. Le Sacré-Cœur, flanqué des innombrables ex-voto dédiés aux ex-locataires Picasso, Céline, Bruant, Dalida... En contrebas, Pigalle, le grand canal collecteur des reluqueurs de sex-shops, et la plaque sensible de la Goutte-d'Or. Pour le frisson. Au cœur de la machine, un nouveau mélangeur: la colonie de peuplement sympa-branchée des Abbesses et ses échoppes distinguées. Et puis, à l'épicentre, une pile chromo active. Un totem dernière génération. Une sainte presque vierge qui fait écraser une grosse larme rien qu'à y penser sur les joues de toutes les mamans et les mamys de la mappemonde. De Los Angeles. De Francfort. De Stockholm. De partout : la Miss Poulain.

Amélie est au complexe à touristes ce que la Joconde est au Louvre. Un phare. Une quête. La Concorde du quartier. Depuis septembre, entre deux avant-premières, le Studio 28 de la rue Tholozé, décoré par Cocteau, passe son «Fabuleux Destin», en boucle. Sur ses traces, le syndicat d'initiative consigne les émotions planétaires dans son livre d'or. Ses trois guides révisent d'ailleurs en ce moment leurs itinéraires. Et un plan spécial devrait paraître : «Le quartier s'est améliepoulainisé», confirment les commerçants qui passent leurs journées à indiquer du doigt la rue Lepic et le café Poulain: Les Deux Moulins. Cendriers en plastique et carafes d'eau Ricard y sont restés les mêmes mais les murs sont maintenant tapissés de l'icône et la crème brûlée s'appelle bien sûr «Amélie».

Très demandée aussi : la maison de «M'sieur Ali», l'épicier vedette du film. Rue des Trois-Frères, il a investi dans une blouse noire du meilleur effet, installé ses fruits et ses légumes bien cirés dans des corbeilles en osier, rafraîchi sa devanture bordeaux, et inscrit «Maison Collignon», le label «so frenchy terroir», inventé par le cinéaste. «Ça sonne bien, non ?», lâche Ali, avec son impayable accent marocain. Sous peu, il compte enregistrer un CD. Et exhibe déjà les cartes postales où il figure en gros plan : «Ça m'évite de poser avec les touristes.» Ils viennent par grappes. Débitent les mêmes questions. S'émerveillent. La plupart suivent un itinéraire processionnaire qu'on dirait fléché par la direction de l'Équipement : Blanche ou Pigalle, l'entrée sexuelle, puis le Montmartrobus ou le funiculaire pour les paresseux, la remontée en trekking par les Abbesses pour les autres, passage rue Ravignan et cap sur la place du Tertre, le pic de la Butte.

Une zone bien sûr désertée par le Montmartrois de souche : «*Il n'y va pas*, indique Brice Moïse, pimpant directeur d'Immopolis, une des plus anciennes agences immobilières du coin. *Il est ailleurs. Au café, dans les rues, les appartements de traviole.*» Bourgeois bohème, le «vrai» Montmartrois? Evitez l'expression: elle fâche par principe dans le «village» qui cultive la pose frondeuse. «*Les immeubles ne sont pas assez chics pour des bourgeois*, tranche Brice. Le voisinage est hétéroclite. Farfelus, fêtards: on a tous un grain de folie.» Guy opine. Lui, il orchestre les tentations du «Diable». Comprenez Le Diable et Moi, la boutique mode des Abbesses. Il s'agace comme de juste : «*Dans bobo*,

il y a bourgeois. Or, sauf avenue Junot, il n'y en a pas sur la Butte. Rien que des atypiques : des femmes, trentenaires, brillantes, forcément célibataires ou des artistes. Une merveilleuse clientèle quand on aime habiller les femmes.» Ça tourne : voilà deux ans, il a troqué ses 30mètres carrés contre 150mètres carrés.

Et justement, le mètre carré ne ment pas. *«Depuis deux ans, c'est l'envolée, confirme Brice Moysé. L'effet Amélie a accentué la tendance.»* Les agences immobilières poussent comme des copies Lautrec. *«Les nouveaux venus qui n'ont pas la mentalité d'ici repartiront dans deux ans», assure Brice.* Pour lui, les prix dopés à l'achat sont en effet aberrants : *«Avenue Junot, ils grimpent jusqu'à 7622 euros (50000francs) le mètre carré. Et dans le reste du quartier, il faut compter 3800 euros (25000francs), en moyenne. C'est excessif pour des petits appartements sans ascenseur, tordus et souvent confinés dans des ruelles.»* Brice Moysé va jusqu'à se payer le luxe de dégriser les acquéreurs en crise de manque : *«J'ai vu une BCBG qui voulait visiter un appart sur-le-champ. Le seul rendez-vous possible était à 14heures. Et elle pestait, et elle trépignait. Je ne lui donne pas longtemps ici.»*

Question : quel est ce pôle nord magnétique montmartro-parisien, hier ringardisé, qui fait chavirer la famille provinciale de Bourg-en-Bresse, Marie-Chantal de Passy et le photographe very mode from New York? Une réponse. Une seule: le concept retrouvé, relooké, réinventé du petit commerce. Voyez le Sancerre, le bistro centralissime des Abbesses. Les serveurs sont sexy-sympas-souriants. Une nature tutoyante. Un genre «d'atmosphère», entretenue par les habitués, les piliers de bar et les gueules cassées, tous fidèles depuis la création du zinc, en novembre 1990. Boris, le patron, a eu vite fait d'attirer une couche de plus: *«Les gens du show-biz.»* Sans oublier du vernis intermédiaire, intellos, donc de gauche, scénaristes, musicos et commerçants du coin : les dames de la fromagerie d'en face (fameuse) ; Kader, fleuriste de trottoir depuis la nuit des temps ; Faty et Samir, les nouveaux épiciers tunisiens qui ont sauvé la tomate de proximité depuis la fermeture du mini-marché Hamon, en septembre 2000. Quelques touristes aussi: *«Il y a un côté décontracté. En fait, analyse Boris, il y avait ici une population qui s'emmerdait ferme... Je n'avais pourtant pas un capital sympathie énorme au départ: d'après les gens du quartier, je cassais le petit commerce.»* L'ancien petit commerce. Le nouveau, il s'en charge. A côté, les patrons du Vrai Paris, l'ancien bar-tabac, ont rendu leur tablier, retraite oblige. Boris a repris l'affaire. Il ouvrira, début avril, son Vrai Paris à lui: *«Un lieu différent: cosy, intimiste. Le VP pour les snobs, moque-t-il. Ça les changera des VIP.»*

Le futur moderne, c'est donc l'échoppe. Artistes, créateurs, stylistes, designers s'installent dans les venelles adjacentes. Trois d'entre elles se sont ainsi transformées en deux ans. La rue d'Orsel a vu s'ouvrir Erbalunga, une boutique de bijoux (*voir le portrait page précédente*), Modes et Boiseries, un magasin de stylistes. Rue de la Vieuville, c'est Spree, un lieu tendance de chez tendance, qui a décroché le gros lot il y a deux mois: 110mètres carrés postcontemporains, peuplés de jeans frangés ou grunge, de tee-shirts délire, de jupes déconstruites ultramode et flashy, selon le sabir local. A deux pas, Novitas, un show-room de design scandinave, ouvert au mois de juin dernier, fait figure d'astéroïde : *«Il est décalé par rapport au quartier»,* admet Arnaud Bonnichon, responsable et néanmoins autochtone depuis 1991. Son objectif? *«Se faire connaître auprès des branchés du coin. Et surtout disposer d'une vitrine pour les clients»* : les Colette, Conran, Habitat et consorts, à qui il présente ses articles haut de gamme.

Suite de l'excursion dans les rues tuyaux. Une pause sur la place Emile-Goudeau. Sur les bancs: c'est le rendez-vous des jongleurs, des chanteurs, des vendeurs de cacahuètes et de bijoux, de clochards et d'une poignée de dealers. Au Bar du Relais, dégustez un petit verre et passez. Direction rue Durantin, une parallèle de la rue des Abbesses. Là, des créatifs, comme Caroline et Thierry, ont monté La Tortue Bleue, en octobre dernier : deux étages d'un bric-à-brac d'objets et de meubles craquants, à se saigner avec dix mois de crédit. Caroline est une ancienne pubarde qui avait décroché des réclames en 1995 pour se mettre au vert en province: «*Quatre années plus tard, je suis revenue enceinte, avec un Jules, deux chiens et une première boutique, rue Lamarck (18e). Aujourd'hui, il suffit de me donner une enveloppe, claironne-t-elle, et je refais un appartement.*»

Foncez, sans vous poser de question. Changement de vie et prise de risque, c'est aussi le scénario de Milena Pesce et Hamath Sall. Il y a deux ans, ils ont ouvert Ebano, leur boutique de bijoux (*lire l'encadré ci-contre*). Mieux vaut passer à l'heure de l'apéro. Dans la rue, avec Virginie, leur voisine d'en face, une céramiste qui a créé son atelier il y a deux ans, ils installent tables, olives, dive bouteille. Et refont le monde. C'est la bulle, spéculative, des étals post-supermarchés. Du cool business. Et du ballon. De petit cru.

Isabelle Curtet-Poulner

L'Observateur Paris Îles de France